

On a déjà beaucoup parlé de *Mavra* au printemps dernier ; mon impression première persiste : cette œuvre d'un métier éblouissant est un véritable tour de force musical. Nous admirons la virtuosité avec laquelle le compositeur se joue des difficultés que par une sorte de gageure il se suscite à lui-même en essayant de fondre les éléments les plus hétéroclites ; mais il ne nous convainc pas et notre curiosité finit par se lasser. Au point de vue vocal (M<sup>mes</sup> Caron, Montfort, Morere et M. Podestat), l'exécution fut moins satisfaisante qu'aux spectacles de Diaghileff ; la faute en est au manque de répétitions. Mais l'orchestre nous apparut méconnaissable et nous pûmes nous convaincre que l'année passée, sous la direction de M. Fitelberg, ce n'avait été qu'un bafouillage, ce dont nous nous doutions d'ailleurs.

Quant à la *Symphonie pour instruments à vent*, c'est certainement une des œuvres maîtresses de Stravinsky. Ce qui frappe le plus à l'audition de cette pièce écrite en forme de *rondo*, c'est sa puissance d'expression : nulle intention expressive, pourtant. Musique vraiment pure. Ce n'est qu'un torrent sonore qui semble jaillir sous une formidable pression, un flot de sonorités qui s'attirent, s'agglomèrent, se pénètrent mutuellement selon de mystérieuses affinités. Il s'en dégage pourtant une émotion profonde, semblable à celles que suscitent en nous les phénomènes de la nature, une chute d'eau, un ciel tumultueux. C'est justement quand la musique n'est plus que jeu sonore que son action se fait particulièrement puissante sur nos esprits.

B. DE SCHLAEZER.

### ////// SOCRATE D'ERIK SATIE.

Aux concerts Jean Wiéner, on vient pour la première fois d'entendre *Socrate* exécuté selon les intentions de l'auteur ; pour la première fois grâce à la baguette du grand magicien Caplet, le petit orchestre a sonné comme Erik Satie avait prévu qu'il sonnerait et non comme on nous l'avait fait jusqu'ici entendre. M<sup>me</sup> Balguerie, notre meilleure cantatrice dramatique à présent que Ninon Vallin a quitté la France, a chanté cette partition avec la simplicité requise par le sujet et une diction parfaite qui n'a pas laissé perdre une seule parole aux auditeurs. Ainsi présentée, l'œuvre a remporté un grand succès au *Théâtre des Champs-Élysées*, devant un public acquis certes à l'avance à la cause de la musique moderne, mais qui jusque-là s'était montré réfractaire à *Socrate*, lorsqu'on lui en avait fait entendre la réduction pour chant et piano dans de moins excellentes conditions.

*Socrate* garde néanmoins d'irréconciliables adversaires, et cela se conçoit. Cette œuvre nue, ce chant dépouillé, d'une archaïque simplicité, avec des gaucheries continuelles dans la prosodie et la déclamation, avec cet accompagnement orchestral consistant en dessins identiques obstinément répétés, reparaisant de loin en loin et jouant le rôle des fonds en teintes plates dans les reliefs antiques, tout cela est très loin de ce qu'on fait actuellement.

Les Fauré, les Debussy et les Ravel ont porté la technique harmonique et rythmique à un tel degré de perfection qu'on ne peut manquer d'être d'abord surpris par l'apparition d'une œuvre aux lignes simples, avec des maladresses de métier d'ailleurs volontaires.

Je crois pour ma part que Satie, qui en 1886 avait déjà pressenti l'avènement de l'impressionisme musical, n'a pas tort aujourd'hui lorsqu'il annonce celui d'un style plus dépouillé, plus linéaire, où la couleur orchestrale sera moins papillotante et cherchera davantage à accuser les volumes. En historien de la musique, cette évolution me semble fatale et l'exemple de la peinture doit être médité.

Le progrès ne consiste pas toujours dans une complication croissante de la technique. On ne revient jamais en arrière, mais on refait sur un plan nouveau ce qu'on avait déjà fait dans un passé lointain. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, par exemple, les formes de la polyphonie sont parvenues à un degré de perfection technique inouï et qui ne cesse aujourd'hui encore de nous étonner. Les Maîtres du Nord construisent les messes sur un thème unique, avec une virtuosité sans égale ; les madrigalistes italiens introduisent dans leurs compositions des dissonances hardies, obtenant des effets de couleur comparables à ceux des Tintoret et des Véronèse, cependant qu'en France les musiciens des Valois introduisent dans la rythmique des inventions subtiles qui confèrent à la mélodie une liberté d'allures inconnue. Et voici qu'à Florence un groupe de musiciens de second ordre, des amateurs, des chanteurs, des joueurs de luth, obsédés par une idée humaniste et très littéraire : retrouver le secret du chant lyrique des anciens, composent des monodies pesantes, gauches, ennuyeuses, froides, se déroulant implacablement sur des basses continues en valeurs égales. Et pourtant, cet art inférieur et rudimentaire va triompher de l'art somptueux des Marenzio, des Venosa, des Foggia, des Claude le Jeune. Il va rallier à sa cause le plus grand des musiciens de ce temps, Monteverdi, et après vingt ans de tâtonnements, l'opéra, la cantate à voix seule, règneront en maîtres sur la musique. Formes nouvelles, très éloignées certes de l'idéal des monodistes florentins, mais qui dérivent pourtant de leurs recherches.

Quelles formes d'art seront pratiquées dans un quart de siècle ? Il serait bien hasardeux de le prédire ; mais tout donne à penser que nous assisterons à une simplification de l'écriture en vue d'effets nouveaux et que Satie aura été pour la seconde fois bon prophète.

HENRY PRUNIÈRES.

#### /// LES SONATES POUR INSTRUMENTS A VENT DE FRANCIS POULENC.

Voluptueuse et candide, la Muse de Poulenc affirme une dilection marquée pour le ton d'*ut majeur* ; un *ut majeur* dont aucun accident ne vient troubler le nonchaloir. Des musiciens de la nouvelle génération, voici celui qui s'emploie le mieux à réhabiliter la bonne humeur. Remercions-le de savoir sourire avec confiance, avec naïveté. Le public hétéroclite des Concerts Wiener imitait ce sourire en écoutant les deux sonates pour instruments à vent : sourires charmés, sourires indulgents, sourires pincés, il n'importe. Ce sont des attitudes qui conviennent peut-être mieux aux mélomanes français que telles extases où s'enlise l'intelligence avec le goût. Que le pédant vienne après cela nous chicaner sur notre plaisir, c'est dans l'ordre. Gardons-nous seulement de l'imiter.

La Sonate pour cor, trompette et trombone nous paraît de beaucoup la mieux venue.